

Le sculpteur Rachid Khimoune a grandi sur le pavé d'Aubervilliers. A 35 ans, il parcourt le monde et vit penché sur la « peau des villes » dont il nourrit son œuvre

Le sol est son ciel

Fils d'un immigré devenu mineur dans l'Aveyron, Rachid Khimoune est arrivé à Paris à l'âge de 9 ans, à la fermeture des puits. En pleine guerre d'Algérie, ce passage de la mine de Decazeville à la zone d'Aubervilliers ne s'est pas fait sans heurts. Chez lui, on vivait la tête basse. Les traces restent là, bien présentes dans la mémoire de l'artiste Rachid Khimoune (K. pour les catalogues): «Le pavé était souvent tragique. J'y voyais du sang...» Cet enfant d'immigré a grandi les yeux sur le pavé et le pavé est finalement devenu son ciel. Lorsqu'il a eu son diplôme de peinture en poche (l'ENSBA de Paris), ses yeux sont retombés sur le bitume, le macadam, le pavé, les plaques et les grilles d'égouts, ce dur tapis bourré de signes, de rythmes et de sens, la rue sous nos semelles. Et c'est à partir d'empreintes prélevées sur le tapis urbain qu'il s'est mis à concevoir une œuvre. Des peintures, des reliefs, des sérigraphies, enfin de grandes statues qui sont autant de personnages surgis du sol de ses rêves en même temps que pétris du réalisme le plus fidèle: l'inspiration nourrie au ras des rues.

Projet ambitieux

Rachid fait son chemin sur le pavé des villes sans fin. Quelques sculptures monumentales, plusieurs expositions personnelles, et le voilà bientôt dans le Séoul olympique où trois guerriers géants de son cru viennent de prendre position. Il sillonne présentement la planète-villes au nom d'un ambitieux projet, «Les enfants du monde», sélectionné par la Ville de Paris dans le cadre des manifestations du bicentenaire de la Révolution. Les yeux baissés, bien entendu, sauf pour parler et sourire aux gens qu'il rencontre dans les quinze pays inscrits à son programme.

Prendre puis donner

Et c'est ainsi qu'il est arrivé à Neuchâtel, intronisé le plus officiellement du monde par le Centre culturel afin de prélever «du sol helvétique», ou, soyons précis, de réaliser les moulages à partir desquels seront reconstitués, en résine polyester, les morceaux de rue désignés par l'artiste. Dans son atelier parisien, il érigea ensuite avec ce matériau une statue de plus de deux mètres de haut qui représentera le quinzième de son œuvre, un «enfant du monde» parmi quatorze autres... L'œuvre achevée sera exposée dans la grande

halle de la Villette (Paris), et Neuchâtel recevra, comme toutes les villes visitées, un double de la statue réalisée au moyen des traces prélevées chez elle. «Je prélève des traces, je prends, dit Rachid, puis je restitue tout sous forme de sculpture. Prendre et puis donner, c'est l'essentiel.» Rachid a déjà arraché de la «peau de ville» en France, en Algérie, aux Etats-Unis et en Chine. Après Neuchâtel, ce sera le Japon, l'Australie, Berlin, l'Égypte, l'Inde, le Sénégal, l'URSS, le Brésil... «Je ne fais pas un happening, précise l'artiste, je me contente de relever des traces. Ce travail intrigue, souvent les gens s'arrêtent et interrogent. Une chose qui attire les gens, dans les villes, c'est le spectacle toujours prisé de l'accident. Ceux-là, on les voit s'en aller rapidement...»

La main à la pâte

Comme on voit, l'amour du pavé peut mener loin. Fréquenterait-il de si près la rue afin de construire patiemment sa tour d'ivoire? Non, Rachid ne jure que par l'échange: il n'a pas fait tout ce chemin pour s'enfermer dans une muette fascination. Il veut croiser des regards par-dessus son abîme. Dans chaque pays, il s'entoure d'écoliers et voici que leurs yeux pour quelques heures se rivent au sol, leur sol, celui qu'ils foulent la plupart du temps le nez en l'air. Les enfants participent au moulage, mettent littéralement la main à la pâte (un caoutchouc de synthèse, l'élastomer) dont ils caressent les plaques d'égouts.

L'homo paveus

Et si Rachid, d'Aubervilliers à Pékin, poursuivait avant tout un vieux rêve de fraternité? Regarder les hommes dans le miroir ignoré du sol, c'est un peu tenter d'accorder son pas à leur réalité et à leur histoire. Lire à la base de leur décor comme pour transformer son regard. Cette phase artisanale de sa démarche, propice aux rencontres, au dialogue et à la réflexion, est cependant suivie d'une phase d'élaboration plus classique dans le monde clos de «l'atelier d'artiste». Avec le geste final du créateur, tout d'humour et d'imagination, voici enfin dressé devant nous «l'homo paveus» dans toute son universalité, ridicule et touchant, la chair estampillée en plaque d'égout et le regard en forme d'entonnoir. Surtout, n'allez pas croire qu'il nous ressemble...

Jean-Bernard Vuilleme



De par le monde, en quête de traces sur le sol: une démarche artistique insolite. Photo E. Mandelmann